

AR P E N T E R  L E S A C R É

Vivante Égypte

De Gizeh à Philae

Florence Quentin

DESCLÉE DE BROUWER

Vivante Égypte

Collection dirigée par Olivier Germain-Thomas

Du même auteur

L'Égypte, la belle au sable dormant, photographies P. Biermé, Studio Philippe Biermé, 1993.

Égyptes: Anthologie, de l'ancien empire à nos jours, avec C. David et J.-P. de Tonnac, Maisonneuve et Larose, 1997.

Fous d'Égypte, avec J.-P. Corteggiani, J.-Y. Empereur et R. Solé, Bayard, 2005.

Isis l'Éternelle. Biographie d'un mythe féminin, Albin Michel, 2012.

Le Livre des Égyptes (dir.), Robert Laffont, « Bouquins », 2015.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-06743-8
ISBN pdf : 978-2-220-07860-1

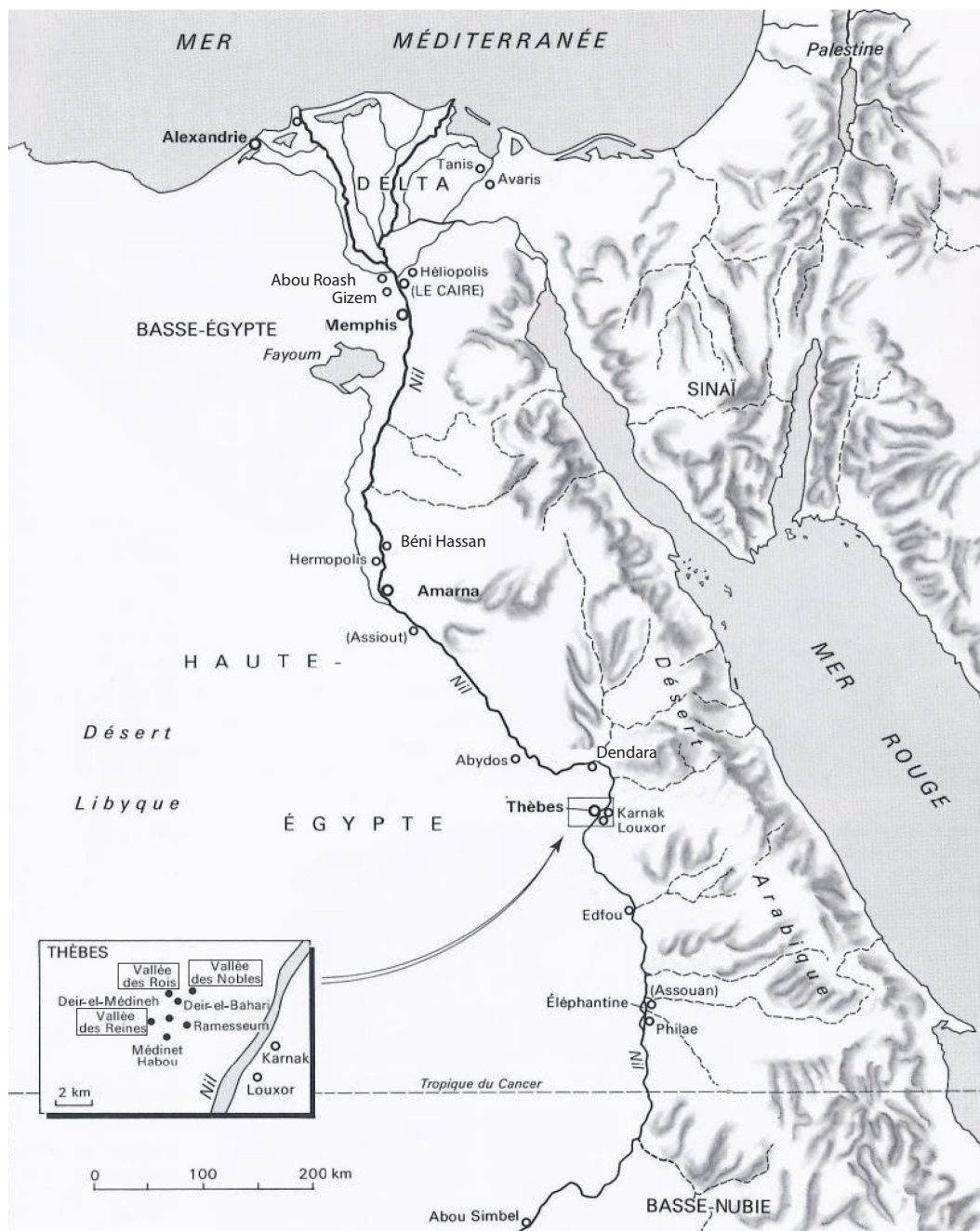
Florence Quentin

Vivante Égypte

De Gizeh à Philae

« Arpenter le sacré »

DESCLÉE DE BROUWER



Incipit

*Le Nil à mes yeux contient tous les fleuves,
c'est lui qui coule dans mes veines.*

Andrée Chedid

L'obscurité nous encercle de toute part. Le silence est seulement traversé par le claquement des drisses dans le mât et le crissement de l'eau que la felouque a déchirée dans son sillage. Des terres endormies, dans l'ombre, montent des senteurs d'herbes froissées et de glèbe retournée; le fleuve d'hématite exhale une fraîcheur acide.

Avec ma mère et ma sœur aînée, nous voguons de nuit vers Armant, en Haute-Égypte, pour rejoindre une maison d'hôtes ocre rose et désuète, vestige d'une époque coloniale révolue. Dormir dans la campagne égyptienne, loin des hôtels de tourisme, c'est aussi prendre le pouls de ce pays rural qui n'existe que grâce aux largesses d'un fleuve majestueux et lent. Ce Nil qui nourrit ses enfants depuis plus de cinq mille ans mais qui a aussi permis à l'une des civilisations les plus accomplies de l'humanité de se développer sur ses rives.

Luttant contre le sommeil, la tête posée sur le bois de la banquette, j'ouvre les yeux. Dans mon champ de vision se déploie une voûte céleste bleu roi, de soie moirée comme un manteau de prélat. Loin des villes, infiniment constellée. Voie

lactée du lait des déesses, demeure des « Étoiles impérissables » que les pharaons, après avoir gravi l'escalier céleste des pyramides, rejoignaient à leur mort. Ballet des astres qui semblent accrochés au mât puis disparaissent alors que nous glissons sur l'eau, esquissant entre eux d'instables figures.

J'ai douze ans et c'est mon premier voyage sur la terre qui deviendra pour toujours mon Orient. Dans cet espace-temps initiatique entre l'enfance et l'adolescence et que chacun parcourt en équilibre instable, la tête en plein vent, le cœur en bandoulière, l'âme à nu, l'inattendu va surgir pour la très jeune fille que je suis dans cet esquif suspendu entre ciel et eau : alors que la felouque vire doucement de bord, mettant cap à l'ouest, je me sens happée et quitte cette réalité – le « monde phénoménal », diraient les philosophes. L'environnement immédiat s'efface. Tout mon être se dilate dans le ciel d'encre constellé. Dissolution du moi terrifiante mais qui s'accompagne d'une sensation paradoxale, celle d'une union indissoluble : je saurai bien plus tard que je suis en train de vivre une de ces ambivalentes expériences numineuses, marquées par le jaillissement impromptu, bouleversant – et violent – du sacré.

Mais l'enfant n'a pas les résistances de l'adulte et je finis par me fondre dans l'immanence de cette nuit, dans la félicité d'un « sentiment océanique » qui prodigue une perception aiguë de l'unité – s'éprouver un avec tout. Dans ce temps aboli, accéder au Soi le plus souvent inatteignable, et brièvement, percer le plafond de verre de l'ego.

Mes tout premiers pas en Égypte m'en avaient donné la prescience mais c'est bien ici même que s'est manifestée pour moi la rencontre avec le « tout autre », sous l'apparence du cosmos égyptien. Même si j'adhère pleinement à l'idée d'un Angelus

Silesius¹ – « Arrête, où cours-tu donc, le ciel est en toi : et chercher Dieu ailleurs, c'est le manquer toujours » –, depuis ce jour il me semble à nouveau entendre le murmure des dieux et des déesses des « Deux-Terres ».

Égypte, *ta mery*, ma terre aimée, terre-miroir, terre-écrin, terre des vivants ô combien ! Des morts glorifiés ô combien ! Terre alchimique² du *solve et coagula*, qui vous dissout pour mieux vous rassembler, Égypte, qui peut littéralement vous « posséder » et même vous conduire au délire.

Mais qui, dans sa forme lumineuse, peut être aussi un « ébranlement de l'âme », comme le définit Zénon. Un « transport » qui vous mène aux confins de vous-même.

Pays des mystères, royaume de l'immobilité, du sable et du *sol invictus*, pourvoyeur d'imaginaires, objet de fantasmes et d'une passion qui ne vous lâche plus...

Expliquerait-on même ces mécanismes-là qu'on ne dirait rien de leurs ressorts secrets, de ce choc en plein cœur, de cette tension et de cette fièvre qui montent en soi quand l'objet de votre amour se révèle à vos yeux, quand la montagne thébaine se profile dans le hublot et que, pour la vingtième fois peut-être, vous posez le pied sur le tarmac à Louxor. Et cette évidence qui se dévoile et du même coup vous libère, comme si, d'une cécité à laquelle on s'était habitué, on sortait pour recouvrer la vue. Et davantage encore : *La vision*.

« Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant », écrit Rimbaud qui choisit quant à lui pour ce « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », de cingler encore plus au sud. L'Égypte nous rend tous *voyants*. Ici, me disait encore un de nos

1. Mystique rhénan proche de Maître Eckart.

2. Le terme vient de *Kemit*, la terre noire, le nom antique de l'Égypte, qui a donné *al-chemia* en arabe, puis alchimie.

grands égyptologues français, « on ressent tout plus intensément, on vit avec ses sens ».

« Raisonnable dérèglement » qui nous rend donc la *vision*, sans cesse activée par les expériences vécues non seulement dans les hauts lieux de la vallée du Nil mais aussi de nuit, sur le pont d'une felouque, au petit matin dans le désert rose vif, ou encore au coucher du soleil, quand le ciel s'embrase et que le Nil se mue en tapis d'Orient tissé d'écailles ambrées, frappées d'un œil sombre. Pleine *vision* qui ne nous donne pas d'autre choix que d'entamer une révolution intérieure.

Comment douter dans ces moments-là que le « Divin » a fait de l'Égypte l'un de ses lieux d'élection et que, du plus écrasant des temples aux témoignages les plus poignants qui se révèlent lorsqu'on fouille ce sol-palimpseste – œil *oudjat* en faïence bleue, fragment de statuette ou de papyrus inscrit –, cette terre nous renvoie toujours à l'essence du sacré, elle qui a consacré la plus grande partie de ses efforts à lutter contre son propre anéantissement, notre anéantissement à tous, et avec une telle obstination, à paver de ses formules, de ses hymnes et de ses peintures, les routes qui mènent à l'éternité? Elle qui nous offre à chaque étape une image unifiée du monde, à travers l'idée d'un *unus mundus* cher aux Anciens et qui sous-tend l'ensemble des phénomènes manifestés dans la nature comme dans la conscience. Une conception globale, englobante, qui nous permet de revivifier notre personnalité en la reliant à la nature tout entière. Un avec l'univers. Un avec tous.

La culture égyptienne a aussi élevé – socialement et métaphysiquement – la femme au même rang que l'homme, elle qui a célébré inlassablement le visage féminin du divin³. L'un des Pères

3. En Égypte, le Divin comprend à la fois une dimension masculine et une dimension féminine, tout en étant aussi, d'un autre point de vue, situé au-delà de toutes polarités.